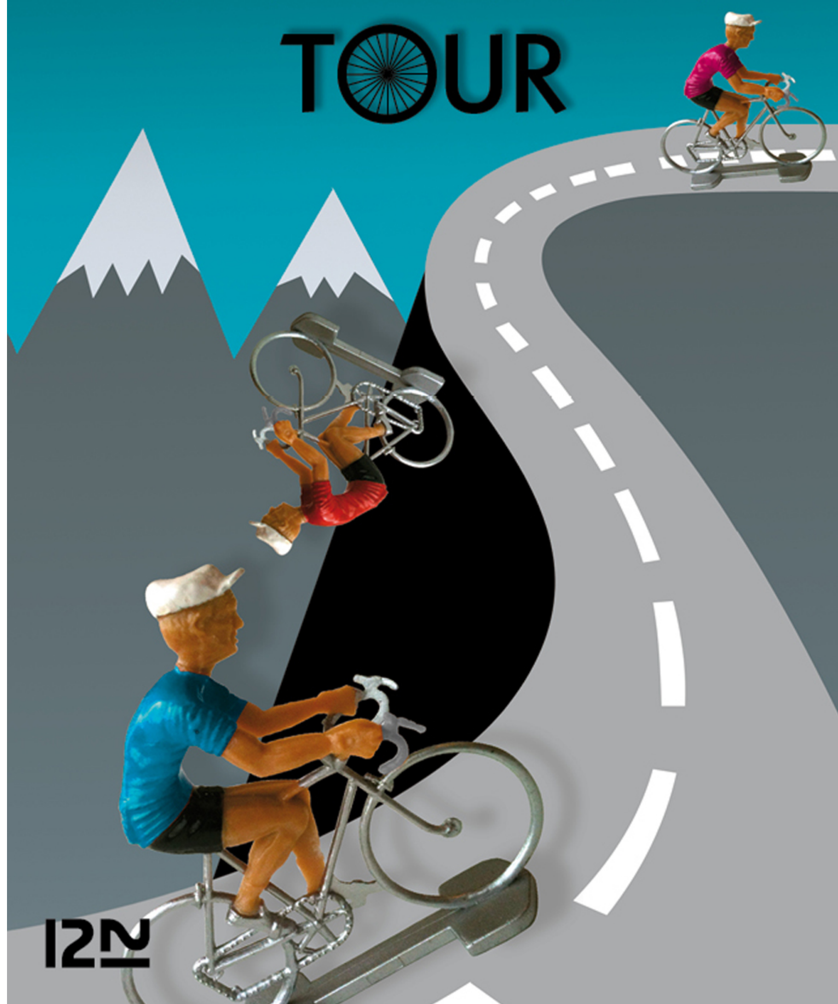
FRANCK

THILLIEZ

UN DERNIER TOUR



FRANCK THILLIEZ

Un dernier tour



L'homme pêchait sur sa barque quand la masse sombre était remontée à la surface du lac Besson avec la lenteur d'une bulle d'oxygène. Le visage aux trois quarts dévoré par les poissons était venu affleurer la surface, avec ses cavités oculaires vides, sa bouche grande ouverte remplie de vase. Le pêcheur avait hurlé.

Paul Mourier, de la police criminelle grenobloise, s'était branché sur l'affaire malgré son haleine chargée et sa jambe à moitié foutue : quatre mois plus tôt, en plein hiver, un incendie dans son appartement l'avait contraint à sauter du troisième étage. Outre son membre inférieur en miettes, sa tête avait lourdement tapé dans l'herbe. Paul souffrait encore d'une grave amnésie rétrograde. À quarante-cinq ans, il ne savait rien de son propre passé, si ce n'est un attrait particulier pour le whisky. Ses collègues n'en savaient pas beaucoup plus : Paul était arrivé sur Grenoble trois ans plus tôt, seul, sans famille, et il n'avait jamais parlé de sa vie privée.

Tout ce que le flic avait pu sauver de l'incendie, c'était la photo d'un jeune homme, d'une vingtaine d'années, qu'il avait glissée au fond de sa poche avant le saut, ainsi que deux balles 9 mm parabellum.

Il s'agissait de son fils, sans doute, sur le cliché : un individu anonyme qu'il ne reconnaissait pas, mais qui faisait battre son cœur, Paul le sentait. Mais pourquoi avait-il aussi emporté les deux balles de pistolet, alors que son habitat partait en flammes ? N'y avait-il pas plus important à sauver ?

Depuis l'accident, il n'était plus qu'un fantôme de flic, à moitié alcoolique – il avait dû s'endormir avec la clope au bec le jour de l'incendie, en avaient témoigné les trous sur ses vêtements –, solitaire comme un ours mais acharné. Sa mémoire du métier et son instinct de chasseur n'avaient pas été altérés par l'accident.

Le cadavre du lac était celui d'une femme qui devait avoir cinquante-cinq ans et, vu son état, elle avait dû passer son hiver sous l'eau. Elle était nue, avec une corde serrée autour du cou. Les plongeurs avaient remonté une lourde pierre qui avait servi de lest. Tandis qu'on embarquait la victime pour l'institut médico-légal, Paul jeta un œil alentour : le lac était perché à 2 000 m d'altitude, au cœur de l'Alpe d'Huez. L'assassin – s'il s'agissait bien d'un meurtre, ce qui était très probable – n'avait pas choisi l'endroit le plus facile pour se débarrasser de son encombrant colis. Pourquoi à cet endroit précis ? Qui était cette pauvre femme ?

Les techniciens de police scientifique qui analysèrent la corde signalèrent

qu'elle s'était rompue parce qu'elle avait été clairement entaillée par la lame d'un couteau. L'eau et l'érosion avaient provoqué la remontée du corps à la surface. Pour Paul, il paraissait évident que l'assassin avait voulu qu'on retrouve, un jour ou l'autre, le cadavre.

Mauvais signe. Le tueur avait un cerveau et l'enquête risquait donc d'être complexe.

L'autopsie eut lieu en pleine nuit. On était mi-juin, les températures défiaient l'imagination. Un 39 °C avait été relevé du côté de Bordeaux, et le sud de la France croulait sous le soleil de plomb. Aussi, Paul se sentait bien, au frais dans la salle de dissection, et il y serait bien resté des heures malgré l'odeur de chairs putréfiées. Il aimait les lieux vides et silencieux. Le monde, les gens lui faisaient peur.

Les premiers examens révélèrent que la femme était morte environ neuf mois plus tôt, tuée par strangulation avant d'être immergé. Cela ramenait l'acte à l'automne, moment où la station de montagne reprenait son souffle et était moins fréquentée. La victime était brune, grande, avait dû être jolie. Pour l'heure, elle ne ressemblait plus qu'à une savonnette crasseuse, trouée et bouffée de partout par les poissons. Au moment où le médecin légiste fouillait les chairs démolies, il découvrit un petit tube métallique au fond du larynx. Il le sortit avec une pince et le posa délicatement sur la table en acier.

— C'est comme dans *Le Silence des Agneaux*, fit-il. Dans le livre, le tueur laisse des indices aux enquêteurs, jusqu'à ce qu'ils finissent par le retrouver. On va peut-être dénicher une chrysalide de papillon, là-dedans.

Paul ne se souvenait plus de ce titre, il ne se rappelait plus rien puisque sa mémoire biographique, celle des souvenirs, était en miettes. Avait-il un jour été marié, père de famille ? Délicatement, le spécialiste dévissa le bouchon du tube. Il fit glisser dans sa paume de main un petit morceau de papier, qu'il déroula doucement. C'était inscrit, dessus, « 1572 ».

Paul avait le visage blême, le légiste le remarqua et demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Cette capsule dans la gorge avec un message à l'intérieur… On a déjà fait ce genre de découvertes macabres, il y a trois ou quatre mois. Et ce n'était pas bien loin d'ici.

*

Paul ne s'était pas trompé.

À trois heures du matin, il se tenait face au dossier ouvert d'un inconnu qu'on avait découvert à la fonte des glaces, dans les hautes montagnes du parc des Écrins. Le profil de la victime était complètement différent de celle d'aujourd'hui, du moins physiquement : une grande femme brune d'un côté, un petit homme blond à lunettes de l'autre. Mais il avait une cinquantaine d'années, lui aussi. Avec le réchauffement de l'air printanier, le corps nu avait lentement glissé vers la route, au sommet du col du Galibier, à la fin du mois

d'avril. Un papier sur lequel était noté « 21 » avait été découvert au fond d'un petit tube coincé dans sa gorge.

Personne n'avait compris, à l'époque, mais aujourd'hui, ce « 21 » livrait ses secrets. 21, comme les 21 virages de l'Alpe d'Huez. Le tueur avait, à l'époque, annoncé la localisation de son prochain cadavre. Il jouait avec eux.

Paul réfléchit. Le Galibier, l'Alpe d'Huez à présent. Des noms qui résonnaient comme des sirènes dans sa tête. Ne s'agissait-il pas d'étapes mythiques du Tour de France ? Des endroits où les coureurs s'arrachaient les tripes, où d'autres abandonnaient, avalés par les pourcentages démoniaques des cols hors catégorie ? Le lieutenant de police tiqua, des flashes brillaient sous son crâne. L'espace d'un instant, il se vit debout sur le bord de la route, à hurler, le poing brandi, tandis que des grappes colorées de coureurs luttaient contre la gravité, les mollets gorgés de sang.

Il se prit la tête dans les mains. Rarement, des fragments de mémoire revenaient, les médecins avaient expliqué qu'un jour, peut-être, il se souviendrait. Avait-il été un passionné du Tour ? Un simple spectateur tombé sur la route des cyclistes par hasard ? Ou alors… Menait-il une enquête criminelle avant son accident ? Et s'il traquait déjà ce tueur ? De quand pouvait bien dater ce souvenir ?

Il chercha dans les archives des affaires criminelles, se renseigna auprès de ses collègues : non, il n'enquêtait sur rien en rapport avec le Tour de France, du moins officiellement. Il en revint à la découverte dans la gorge : 1572. Pouvait-il s'agir de l'année 1572 ? Peu probable. D'un nombre en rapport avec la fameuse épreuve sportive, alors ?

Il lança une recherche sur Internet. L'Alpe d'Huez revenait au programme, par deux fois, pour le centenaire du Tour 2013. La course cycliste démarrait le 29 juin, soit dans moins de dix jours. À l'évidence, l'assassin avait voulu marquer le coup, frapper fort, faire peur. Assommer ce centième Tour de France avec une macabre histoire. Bientôt, la presse saurait. Et tout s'enflammerait.

Paul poursuivit ses recherches. La dernière fois où les deux cols avaient été au programme du Tour remontait à l'année 2011. Ce jour-là, les coureurs avaient dû affronter le Télégraphe, le Galibier et l'Alpe d'Huez. Une étape courte de cent dix kilomètres, mais d'une telle difficulté qu'elle avait fait de nombreux dégâts dans le peloton.

Le flic se focalisa sur le col du Télégraphe, qui partait de Saint Michel de Maurienne. Un hors-catégorie, qui servait de rampe d'accès au Galibier. Presque dix pour cent de dénivelé à certains endroits, et une altitude de… 1 566 mètres. Pas bien loin du fameux 1572 trouvé dans la gorge d'une des victimes. Ça pouvait bien coller.

Paul rabaissa l'écran de son ordinateur portable, mit son pistolet dans son holster et disparut dans la nuit, sans prévenir les collègues. Il avait un altimètre dans la boîte à gants de sa voiture, dont il n'avait jamais trouvé l'utilité. L'un de ces objets de son passé devenus mystérieux et inutiles.

Jusqu'à aujourd'hui…

*

Paul avait roulé trois heures depuis Grenoble, accompagné par le lever du soleil. Il n'avait pas dormi mais se sentait affûté, débarrassé des ultimes vapeurs d'alcool. Était-il sur les traces d'un tueur en série commettant ses crimes en rapport avec le Tour de France ? Qu'est-ce que l'assassin de ces individus cherchait à raconter ? Quel était son mobile ?

Paul arriva au sommet du col du Télégraphe avant 8 heures et descendit de son véhicule. La vallée était plongée dans la brume, les pointes des Alpes se tendaient au ciel, majestueuses. L'altimètre indiquait exactement 1 566 mètres devant le panneau du sommet. Manquait six mètres pour atteindre les 1572. Paul lorgna autour de lui et aperçut une grosse butte couverte d'arbres, derrière un restaurant relais. Il s'y dirigea, la gorge serrée.

Une fois engagé dans un petit sentier, il grimpa, la jambe traînante, jusqu'à ce que son appareil électronique indique 1 572 mètres, précisément. Il s'enfonça alors dans la forêt, tourna quelques minutes pour finir par dénicher un endroit où la végétation était moins dense. Un arbuste avait été arraché il y a longtemps, son squelette de bois gisait au sol. Paul retourna chercher une pelle dans son coffre et se mit à creuser bien difficilement. Au bout de cinq minutes, l'arc de métal buta sur un crâne.

Une troisième victime reposait là, une jeune femme semblait-il, et son corps était beaucoup plus abîmé que les deux précédents. Son cadavre livré à l'eau de pluie, à l'humidité et aux petits animaux était quasiment à l'état de squelette, si bien que le petit tube métallique luisait dans la trachée, reposant presque contre le sommet de la colonne vertébrale.

Paul le ramassa avec délicatesse. Il outrepassait toutes les règles, les procédures de l'enquête criminelle, mais il avait le curieux sentiment que le tueur s'adressait à lui. Que, quelque part au fond de sa mémoire, leur duel avait commencé bien avant la découverte du premier corps.

Il ouvrit le tube et pencha l'ouverture vers sa paume ouverte. Trois petits pois, desséchés, couleur kaki, se regroupèrent au centre de sa main.

Paul comprit immédiatement. Il tenait la prochaine étape de son horrible périple.

*

Le maillot à pois. Celui du meilleur grimpeur. C'était l'un de ces grands coureurs que l'assassin désignait probablement avec son ultime indice. Mais lequel ? Le porteur du maillot rouge et blanc de 2011 sur les Champs-Élysées était Samuel Sanchez, un Espagnol. Était-ce à lui que le tueur s'adressait ?

Enfermé dans sa voiture, Paul passait des coups de fil. Il avertit sa hiérarchie sur la présence du cadavre au sommet du Télégraphe, et il réclama au plus tôt les noms et adresses des différents porteurs du maillot à pois sur le Tour de 2011.

Il prenait son petit déjeuner au relais quand la fameuse liste arriva sur son téléphone portable. Il y avait eu cinq porteurs du maillot à pois, cette année-là. Paul fit défiler les identités, aux côtés desquelles se trouvait une photo. Il manqua de recracher son petit déjeuner face au portrait de Rémy Van Hassen, vingt-sept ans, de nationalité belge.

C'était ce visage-là qu'il avait arraché des flammes, accompagné des balles de 9 mm. La seule et unique photo que Paul avait conservée de son passé. Le flic était complètement secoué, mais il ne laissa rien transparaître lorsque ses collègues débarquèrent

Au soir de cette longue et horrible journée, le lieutenant de police avait récupéré l'adresse de Van Hassen et fonçait vers Liège, la photo et le pistolet sur le siège passager. Le coureur cycliste habitait une grande maison en campagne. Paul frappa à la porte, qui s'ouvrit sur un visage tiré, gonflé, mangé par une barbe hirsute. Van Hassen avait l'air complètement shooté, les yeux aussi rouges que des braises. À l'évidence, il n'était pas prêt à participer à la prochaine Grande boucle.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Paul expliqua rapidement qu'il enquêtait sur des crimes de sang en rapport avec le Tour de France. Van Hassen laissa entrer cet homme traînant la patte, et partit s'installer dans un canapé. La pièce était décorée de trophées de toutes tailles, de photos en rapport avec les grandes courses cyclistes : Flèche wallonne, Paris-Roubaix, Bastogne-Liège, Tour d'Italie…

Le flic poussa sur la table la photo de l'homme qui avait été recraché par les neiges du Galibier, voilà quelques mois. Le portrait était horrible à regarder, mais c'était tout ce dont Paul disposait.

— Vous le connaissez ?

Le coureur cycliste prit le cliché et l'observa. Ses yeux s'embuèrent immédiatement.

— C'est mon père ! C'est mon père, bon Dieu !

Il s'effondra. Paul considéra l'horrible photo, silencieux, puis se leva doucement, se dirigeant en boitillant vers des portraits dans des cadres. Il découvrit avec stupeur les visages des cadavres qu'il venait de découvrir quelques heures plus tôt. La mère à l'Alpe d'Huez, la sœur au Télégraphe, et… le père au Galibier, donc.

On avait massacré la famille de Rémy Van Hassen en l'épargnant, lui. On voulait le faire souffrir. Une histoire de vengeance… Paul plaqua ses deux mains sur son visage dans un souffle. Il songea aux deux balles qu'il avait embarquées avec la photo du Belge. Aux indices laissés par le tueur, dont l'unique but était de conduire les flics jusqu'ici. De les mener vers la vérité.

Paul fixa le jeune Belge, avant de s'approcher vers lui et de s'assoir tranquillement. Il glissa les deux balles dans le chargeur de son Glock. Ces seuls objets qu'il avait sauvés de l'incendie.

— Je suppose qu'il y en a une pour toi, et que l'autre est pour moi…

Van Hassen écarquilla les yeux. Il voulut se redresser, mais le flic l'en

dissuada en pointant son arme en direction de sa poitrine.

— Mes collègues ne sont pas dupes, ils risquent de bientôt débarquer ici… Je m'appelle Paul Mourier, et je crois que c'est moi qui ai tué ta famille. Ta mère, ton père, ta sœur. Et je vais te tuer, toi, si tu ne me racontes pas précisément ce que tu as fait.

— Mourier… il répéta. Seigneur, vous êtes son père.

Paul encaissa la révélation. Il avait un fils. Van Hassen se mit à pleurer.

— Ça s'est passé ici, dans une discothèque belge, il y a trois ans… Trois ans, merde ! Vous…

Paul renforça l'étreinte sur son arme, le contraignant à poursuivre. Alors, Van Hassen se livra, d'un bloc :

— Il m'avait volontairement fait chuter dans la descente du Mont Ventoux. Un coup d'épaule, comme ça. Personne n'a jamais rien vu, il n'y a jamais eu de preuves, mais moi, j'ai écopé d'une double fracture, j'ai failli tomber dans un ravin et y rester. J'ai perdu plus d'un an de compétition, à cause de lui. Quand je l'ai croisé à cette soirée, il avait pas mal picolé et avait commencé à se shooter à l'ecstasy. Il était complètement stone. C'est dehors que je l'ai attendu, avec suffisamment d'héroïne pour le tuer. Je l'ai emmené dans une ruelle, je l'ai piqué et j'ai abandonné la seringue dans sa main. On l'a retrouvé le lendemain matin, on a conclu à une overdose… Affaire close. Je croyais que jamais on me retrouverait. Comment ? Comment vous avez fait ?

Paul se leva et se servit un grand verre de whisky, qu'il but cul sec.

— Je n'en sais rien. Je sais juste que je suis là pour te tuer, et me flinguer derrière. C'est ce qui était prévu, depuis le début. Je ne devais plus rien avoir à perdre… Je ne sais même plus à quoi ressemble mon fils. Comment il s'appelait ?

Van Hassen ferma les yeux et baissa la tête, alors que Paul posait son verre.

— Jérémy… Il s'appelait Jérémy.

Paul sourit nerveusement.

— Et il était bon sur un vélo ?

— Le meilleur. Il racontait que vous étiez toujours là, quelque part au bord de la route, pour l'encourager. Ne faites pas ça, je vous en prie.

Paul soupira, les larmes aux yeux.

Deux coups firent s'envoler les quelques oiseaux posés sur la gouttière de la maison.

Seul le silence.

Franck Thilliez

Né en 1973 à Annecy, Franck Thilliez, ingénieur en nouvelles technologies, vit actuellement dans le Pas-de-Calais. Il est l'auteur de *Train d'enfer pour Ange rouge* (La Vie du Rail, 2003), *La Chambre des morts* (Le Passage, 2005), *Deuils de miel* (La Vie du Rail, 2006), *La Forêt des ombres* (Le Passage, 2006), *La Mémoire fantôme* (Le Passage, 2007), *L'Anneau de Moebius* (Le Passage, 2008) et *Fractures* (Le Passage, 2009). *La Chambre des morts*, adapté au cinéma en 2007, a reçu le prix des lecteurs Quais du Polar 2006 et le Prix SNCF du polar français 2007. L'ensemble de ses titres, salués par la critique, se sont classés à leur sortie dans la liste des meilleures ventes. Depuis 2010, ses romans sont tous parus au Fleuve Noir : *Le Syndrome E* (2010), *GATACA* (2011), *Vertige* (2011), *Atomka* (2012) et *Puzzle* (octobre 2013)…

ISBN numérique 978-2-823-81003-5

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo